

~~~~~  
LIVRE DIXIÈME  
—————

L'ATHÉNIEN.

A l'égard des autres désordres, les plus grands sont la licence et les excès de la jeunesse ; ils sont de la plus grande importance lorsqu'ils ont pour objet les choses sacrées, et ils sont à leur comble, si ces choses sacrées intéressent l'État ou toute une tribu, ou quelque autre espèce de communauté. Au second rang, viennent les crimes qui attaquent le culte privé et domestique, et la sainteté des tombeaux. Au troisième rang, le manque de respect envers les parents, crime qu'il ne faut pas confondre avec les autres, dont on a parlé ci-dessus. Au quatrième, les offenses envers les magistrats, lorsque, sans égard pour leur caractère et sans avoir obtenu leur agrément, on prend, on emporte, on emploie à son usage ce qui leur appartient. Au cinquième, toute action qui blesse les droits des citoyens et demande réparation. Il est nécessaire de réprimer par une loi chacun de ces excès.

...

CLINIAS.

Étranger, ne juges-tu pas qu'il est facile de donner des preuves certaines de l'existence des dieux ?

L'ATHÉNIEN.

Comment cela ?

CLINIAS.

Premièrement, la terre, le soleil et tous les astres ; ce bel ordre qui règne entre les saisons ; ce partage des années et des mois : ensuite le consentement de tous les peuples Grecs et étrangers qui reconnaissent qu'il existe des dieux.

L'ATHÉNIEN.

Mon cher ami, j'appréhende fort pour vous deux le mépris des méchants ; car de dire que j'en rougisse pour vous, c'est ce que je ne ferai jamais. Vous ne connaissez point ce qui les fait penser différemment des autres. Vous croyez que leurs âmes sont entraînées vers l'impiété par la seule force des passions et le penchant invincible vers le plaisir.

CLINIAS.

Quelle autre cause, Étranger, peut-on en donner, outre celle-là ?

L'ATHÉNIEN.

Une cause que vous ne sauriez deviner, et qui vous doit être inconnue, à vous qui vivez séparés du reste des Grecs.

CLINIAS.

Mais encore quelle est-elle ?

L'ATHÉNIEN.

Une ignorance affreuse qui leur paraît la plus haute sagesse.

CLINIAS.

Comment dis-tu ?

L'ATHÉNIEN.

Nous avons en Grèce des ouvrages écrits les Uns en vers, les autres en prose, qui, à ce que j'entends dire, ne sont point connus chez vous, à cause de la bonté de votre gouvernement. Les plus anciens de ces ouvrages nous disent, au sujet des dieux, que la première chose qui ait existé est le ciel et les autres corps. A quelque distance de cette première origine ils placent la génération des dieux, nous racontent leur naissance, et les traitemens qu'ils se sont faits les uns autres. Que ces discours soient, à certains égards, de quelque utilité ou non pour ceux qui les entendent, c'est sur quoi il n'est point aisé de prononcer, et leur antiquité les protège. Toujours est-il que je ne dirai jamais à leur louange, qu'ils soient propres à inspirer les soins affectueux et le respect dus aux parens, ni que ce qu'ils contiennent sur ce point, soit bien dit. Laissons donc ces anciens écrits, et qu'on en dise ce qu'il plaira aux dieux. Venons aux écrits de nos sages modernes, et montrons par où ils sont une source de mal. Voici l'effet qu'ils produisent. Lorsque, pour prouver qu'il existe des dieux, nous en appelons, toi et moi, au soleil, à la lune, aux astres, à la terre, comme à autant de dieux et d'êtres divins, ceux qui se sont laissé séduire par la doctrine de ces nouveaux sages, nous répondent que tout cela n'est que de la terre et des pierres, incapables de prendre aucune part aux affaires humaines ; et ils savent envelopper leur opinion de raisons spécieuses.

CLINIAS.

Étranger, l'opinion que tu viens d'exposer serait pénible à entendre, ne fût-elle soutenue que par un seul ; combien plus doit-elle l'être, ayant pour elle un grand nombre de défenseurs !

...

CLINIAS.

Quelle dispute ?

L'ATHÉNIEN.

Il est question d'une opinion qui passe aux yeux de bien des gens pour la plus sage de toutes.

CLINIAS.

Développe-nous ceci davantage.

L'ATHÉNIEN.

Quelques uns prétendent que toutes les choses qui existent, qui existeront ou qui ont existé, doivent leur origine, les unes à la nature, d'autres à l'art, d'autres au hasard.

...

CLINIAS.

Comment dis-tu ?

L'ATHÉNIEN.

Je vais m'expliquer encore plus clairement. Selon eux, le feu, l'eau, la terre et l'air sont les productions de la nature et du hasard, et l'art n'y a aucune part : c'est de ces éléments entièrement privés de vie qu'ont été formés ensuite ces autres grands corps, le globe terrestre, le soleil, la lune, tous les astres ; ces premiers éléments, poussés çà et là au hasard chacun selon ses propriétés, étant venus à se rencontrer et à s'arranger ensemble, conformément à leur nature, le chaud avec le froid, le sec avec l'humide, le mou avec le dur ; et en général les contraires s'étant mêlés au hasard suivant les lois de la nécessité, c'est de ce mélange que se sont formées toutes les choses que nous voyons, le ciel entier avec tous les corps célestes, les animaux et les plantes, avec l'ordre des saisons que cette combinaison a fait éclore : le tout, disent-ils, non en vertu d'une intelligence, ni d'aucune divinité, ni des règles de l'art, mais uniquement par nature et par hasard.